

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



La ronde des éditeurs

Passage mexicain de Joël Pourbaix, Montréal, Triptyque, 1989, 72 p., 9,95\$.

Le Simple Geste d'exister de Joël Pourbaix, Saint-Lambert, Noroît, 1989, 79 p., 10,00\$.

Calculs de Michel Gay, Montréal, l'Hexagone, 1988, 188 p. (Coll. Rétrospectives), 16,95\$.

André Marquis

Numéro 55, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39134ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marquis, A. (1989). Compte rendu de [La ronde des éditeurs / *Passage mexicain* de Joël Pourbaix, Montréal, Triptyque, 1989, 72 p., 9,95\$. / *Le Simple Geste d'exister* de Joël Pourbaix, Saint-Lambert, Noroît, 1989, 79 p., 10,00\$. / *Calculs* de Michel Gay, Montréal, l'Hexagone, 1988, 188 p. (Coll. Rétrospectives), 16,95\$.] *Lettres québécoises*, (55), 33–35.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

par André Marquis



La ronde des éditeurs

Passage mexicain de Joël Pourbaix, Montréal, Triptyque, 1989, 72 p., 9,95\$.

Le Simple Geste d'exister de Joël Pourbaix, Saint-Lambert, Noroît, 1989, 79 p., 10,00\$.

Calculs de Michel Gay, Montréal, l'Hexagone, 1988, 188 p. (Coll. Rétrospectives), 16,95\$.

Les poètes actuels se font presque un devoir de publier à plusieurs enseignes. Combien restent fidèles à un seul éditeur? Très peu. Il serait intéressant de savoir si les auteurs conçoivent leurs manuscrits en fonction de la politique éditoriale d'une maison ou s'ils choisissent, après coup, la maison qui convient le mieux à leurs textes. Est-ce la qualité de la présentation matérielle ou l'assurance d'une bonne distribution qui importe le plus? Une enquête menée auprès des divers intervenants permettrait sûrement de faire la lumière sur ce phénomène. Quoi qu'il en soit, Joël Pourbaix signe deux nouveaux livres de poésie, l'un chez Triptyque, l'autre au Noroît, tandis que Michel Gay, un auteur identifié à *La Nouvelle Barre du jour*, fait paraître une rétrospective à l'Hexagone. De quoi donner des maux de tête aux critiques!

«L'Innocence du lieu»

Passage mexicain constitue l'une des belles surprises de la saison. Un voyage au Mexique sert de toile de fond à un journal poétique rédigé en prose. D'une façon générale, chaque texte débute par la description physique d'un lieu et se termine par une réflexion pertinente sur l'espace, le temps ou l'histoire. Le premier poème donne d'ailleurs le ton au recueil :

Oui les touristes, lunettes noires, transpiration et sourires froids, le site archéologique devenu lieu commun. Pillages, marchandages, restaurations, imitations, que reste-t-il? J'imagine l'abri où dorment les objets, ces vases brisés et déposés dans la tombe. Que rien ne vienne troubler la vie des choses, leur volonté intime de disparaître. (p. 11)

Le narrateur interroge le décor, les couleurs, les mouvements, et son imagination comble l'absence de figurants.

Dans la première partie, «La Surface s'érode», les textes s'inscrivent dans la pierre, dans l'univers archéologique et touristique, et donnent lieu à une poésie plutôt nominative. Menée avec intelligence et assurance, cette première partie m'a littéralement séduit. Dès la deuxième, «Rituels», l'œil du narrateur bifurque et porte autant sur le lieu physique que sur la personne qui pose le regard. La dimension temporelle et le langage font alors leur apparition. Dans «L'Innocence du lieu», le décor change et cède la place au fleuve, à la plage, au paysage désertique, à la nature plus «sauvage». Il me semble que *Paysage mexicain* aurait mieux convenu comme titre du recueil. Il a l'avantage d'être plus concret que *Passage mexicain* et n'a pas de résonance «initiatique». La quatrième



Joël Pourbaix



partie, «À la frontière du Pacifique», nous plonge dans un univers plus abstrait. Face à l'immensité de la mer, le narrateur livre ses pensées sur l'existence et l'immobilité. La cinquième partie, «Visions à Mexico», décrit l'univers de la ville où s'agitent vingt millions d'habitants. Le narrateur prend alors conscience d'une autre réalité :

Hors du musée je retrouve ce délire diurne, Mexico champ de bataille, enfants et oiseaux déjà évacués, un temple brun clair tombe en flammes de sa haute terrasse de pierres, l'instabilité de toute chose fait loi, unique loi. [...] La mémoire n'est plus une façon de sauver le monde. (p. 60)

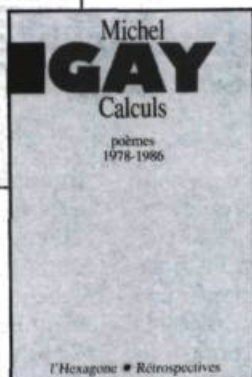
L'odeur putride d'un cadavre ajoute une dimension politique et sociale inattendue au recueil. La mort et la douleur conduisent tout droit à la fatalité. Le voyage prend fin lorsque le narrateur, dans l'épilogue, effectue un retour à l'histoire sacrée de sa propre vie. Après avoir lu *Passage mexicain*, le lecteur a l'impression de revenir lui-même du Mexique. J'imagine que tous les voyageurs se reconnaîtront dans ces pages d'une exceptionnelle finesse.

«Incandescence de l'instant»

Autant *Passage mexicain* m'a plu, autant *Le Simple Geste d'exister* m'a déçu. Peut-être est-ce dû à mon trop grand enthousiasme pour le premier. Les textes du *Simple Geste d'exister* ne reposent sur aucune isotopie concrète, le lecteur nage en pleine abstraction du début à la fin et ne parvient pas à trouver l'unité référentielle qui donnerait aux poèmes leur cohérence.



Michel Gay



L'obsession du réel

Avant d'aborder les textes de Gay, je voudrais émettre quelques réserves d'ordre «éditorial». La collection «Rétrospectives» de l'Hexagone s'est acquise une renommée enviable en regroupant les recueils épuisés d'auteurs importants liés de près à la maison. On profitait aussi de l'occasion pour publier un recueil inédit de l'auteur afin de donner un meilleur aperçu de sa démarche d'écriture. Généralement, un écart de près de vingt ans existe entre l'année de parution de la rétrospective et le premier recueil qu'elle contient. La rétrospective de Gay, *Calculs*, date de 1988, et le premier recueil qu'elle reprend a été publié en 1978, soit à peine dix ans. Les autres recueils contenus dans le volume sont parus en 1981, en 1983 et en 1986. On ne me fera pas croire qu'ils sont tous épuisés. Et pourquoi ne pas avoir repris les recueils de 1973 et de 1974 publiés aux Éditions du Pli? Gay n'est pas un auteur identifié à l'Hexagone. Certes il y a publié *Plaque tournante*, en 1981 (livre qui n'est pas inclus dans la rétrospective), mais ses ouvrages les plus importants ont été publiés à *La Nouvelle Barre du jour*. On s'étonne d'autant plus que l'Hexagone n'a jamais encouragé le formalisme dans les années 70, à l'exception de Nicole Brossard. Enfin, si l'on élimine les textes parus dans différentes revues, il ne reste que onze pages d'inédits dans cette rétrospective.

Calculs m'aura tout de même permis de prendre contact avec l'écriture de Michel Gay. Je me suis surpris à savourer les textes en prose, ceux qui recourent le moins à l'ellipse, à la rupture syntaxique, à la ponctuation surprenante, bref à l'arsenal formaliste plus ou moins convaincant.

Très à l'aise dans l'ironie, Gay en fait une de ses préoccupations poétiques majeures : «rendre aux mots leur ironie / tropicale / s'insinuer ce glissement» (p. 15). Évidemment, le mot «trophe» se retrouve dans «tropicale». Si Gay connaît les allitérations, les détournements de syntagmes, les glissements de sens contextuels et les paronymes, il aime aussi concevoir des vers qui peuvent se lire de deux façons. Ainsi «*hourra l'remords! / morfil de lame*» (p. 25) peut se découper de la façon suivante : «où rat le remord / mort fil de l'âme». De même, Gay affectionne les changements brusques de niveaux de langue. La récurrence de «mettons» dans certains recueils (au sens de «supposons», d'un choix plus ou moins arbitraire) nous porte à croire qu'il s'agit d'un de ses mots fétiches. Parfois, la narration entière sert de support à l'ironie :

Personne ne suppose le contraire d'une page blanche, d'un haussement d'épaules, d'une table de travail, d'un coup de téléphone. Allô? Le téléphone? Les incendies qui brûlent au coin des rues, la nuit, fournissent le prétexte de rendez-vous que nous ne manquerions pour rien au monde, pas même pour la très utile contradiction à laquelle près nous n'en sommes plus. Consumez-vous, chers cadavres. Pour une fois que l'état roussi du paysage arrive à nous dire quelque chose. (p. 86)

Ce passage n'est pas dénué non plus d'un aspect provocateur.

Gay apprécie les mots abstraits de trois ou quatre syllabes et il sait les intégrer d'habile façon dans des structures paradigmatiques efficaces : «Demain d'ailleurs découpera de vagues souvenirs dans nos fatigues, d'incroyables indifférences dans nos plus fortes émotions» (p. 58). L'auteur a le sens de la formule poétique fulgurante et il pose un regard lucide et réaliste sur l'écriture et l'institution littéraire. En revanche, j'éprouve plus de difficultés à lire sa poésie en vers qui s'encombre de procédés superflus et qui coule rarement de source. *Mentalité, détail* m'apparaît le recueil le moins intéressant de la rétrospective, en raison de sa structure laconique (quelques mots par vers et quelques vers par page) qui montre une certaine complaisance. Publiée trop tôt, *Calculs* ne semble pas à sa place dans la collection Rétrospectives.

Comme les maisons d'édition reçoivent des subventions en fonction de leur production globale, les éditeurs cherchent à alimenter leurs diverses collections et à gonfler leur catalogue. Mais les auteurs sortent-ils vraiment gagnants de cette surenchère? Certains manuscrits n'auraient-ils pas intérêt à être polis davantage? Seul le temps nous le dira. □

NOUVEAUTE

HENRI BERGERON

Un bavard se tait... pour écrire

De la ferme au cours classique, de la campagne à Saint-Boniface, d'une enfance joyeuse au début de l'âge adulte, Henri Bergeron nous amène à découvrir son entourage et son coin de pays avec chaleur et humour.



Les Éditions du Blé

Distribuées par Québec livres